



HAL
open science

La fascinante émergence des littératures inuite et innue au 21e siècle au Québec : Une réinterprétation méthodologique du fait littéraire

Daniel Chartier

► To cite this version:

Daniel Chartier. La fascinante émergence des littératures inuite et innue au 21e siècle au Québec : Une réinterprétation méthodologique du fait littéraire. *Revue japonaise d'études québécoises*, 2019, 11, pp.27-48. hal-02561455

HAL Id: hal-02561455

<https://hal.science/hal-02561455>

Submitted on 3 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

【特別寄稿】

La fascinante émergence des littératures inuite et innue au 21^e siècle au Québec : Une réinterprétation méthodologique du fait littéraire

21 世紀ケベックにおけるイヌイットおよびイヌー文学の
魅惑的出現：文学的事実の方法論的再解釈

Daniel CHARTIER

ダニエル・シャルティエ

要約

世界各地、とくに北方で、先住民たちによって書かれた文学が出現したことは 21 世紀初頭の特徴となっている。ケベック州にとっては、イヌーとイヌイットの文学的事例を研究することによって、この現象が歴史的かつ方法論的にどのような重要な問題を提起しているか知ることができるし、同時に、これら 2 つの文学が互いに大きく異なるものであることも知ることができる。イヌー文学はケベック文学に近く、文学上の諸機関も共通しているのにたいして、イヌイット文学のほうは北極を取り巻くものの一部を成しており、距離を保っている。文学の機能と利用法（証言、治癒、知識の伝達）、認識の方法としての語りの重要性、そして自然との親密な関係といったものが 2 つの文学をともに特徴づけている。ジョゼフィーヌ・バコン、ナオミ・フォンテーヌ、タームシ・クマック、マリー＝アンドレ・ジルの諸作品は、長いあいだ過小評価されてきたファースト・ネイションズやイヌイットたちの世界を読者たちに発見させてくれる。彼らの作品が今日国際的に成功していることは、人々がそれらに向ける批評的関心の高さを裏づけている。

Mots clés : Québec, Littérature, Premières Nations, Inuits, Autochtones

キーワード：ケベック、文学、ファースト・ネイションズ、イヌイット、先住民

La mise en valeur des littératures autochtones au Québec

En principe, en langue française est « autochtone » celui ou celle qui est originaire du lieu où il ou elle vit encore. Dans la pratique, on a nommé « Autochtones¹ » différents peuples originaires du lieu où ils vivent, et qui ont connu une période de colonialisme à la suite de l'arrivée d'un autre peuple, souvent d'un autre continent. En Amérique, ce terme a fini par désigner toutes les nations qui vivaient sur le continent avant l'arrivée des Européens. Par extension, le terme s'applique aujourd'hui également aux cas similaires en Europe et en Asie, notamment.

Les Autochtones, que l'on nomme aujourd'hui dans les Amériques les « Premières Nations », les « Métis » et les « Inuits² », marquent devant l'arrivée des Européens une antériorité historique, toutefois souvent effacée (pensons aux expressions « Nouveau Monde », « découverte de l'Amérique », « fondation » qui toutes témoignent d'une non-reconnaissance de la période pré-colombienne).

La différence des « cultures autochtones » s'est longtemps définie par le nomadisme, un rapport intégré avec la nature et le territoire, des pratiques traditionnelles ou la pratique d'une langue ancestrale, la plupart du temps non-européenne. Aussi, une situation politico-culturelle semblable pour plusieurs des nations autochtones a conduit à une prise de conscience et à un mouvement de revendications. On note que la plupart de ces nations ont subi le colonialisme; la mise sous silence de leurs croyances, pratiques, cultures et langues, qui a conduit à un « génocide culturel »; le racisme. Dans le domaine culturel, les nations autochtones accusent un déficit d'infrastructures qui se manifeste dans bien des cas par une absence ou une faiblesse des institutions (bibliothèques³, archives, musées, difficulté d'accès à l'éducation supérieure, etc.). Comme la plupart des cultures autochtones étaient jusqu'à récemment transmises par l'oralité, la littérature écrite, aujourd'hui pratiquée, est perçue comme une forme étrangère. La plupart des cultures autochtones connaissent un contexte linguistique bilingue, ce qui met bien souvent en péril l'enseignement, la transmission et parfois, la survie, de leurs langues. En conséquence, la faiblesse des usages rend ardues les initiatives de traduction et d'édition. Elle place également dans une situation délicate les écrivains autochtones, selon qu'ils maîtrisent ou ne connaissent pas la langue de leur nation.

Au Québec, d'une part, dès le Régime français, les relations entre les Français et les Autochtones se tissent de manière ambiguë : d'un côté, de véritables liens se

forment avec certaines nations⁴ (par exemple, au travers la figure du coureur des bois⁵); de l'autre, les rivalités entre l'Angleterre et la France s'étendent aux Premières Nations⁶. Cette division entre Français et Anglais est aujourd'hui encore perceptible, les Innus, les Abénaquis et les Hurons-Wendats, alliés des premiers, demeurant aujourd'hui plus près de la culture francophone et intégrant plus facilement les sphères culturelles et littéraires s'y rattachant. D'autre part, les travaux du linguiste et géographe Louis-Edmond Hamelin sur la notion de « nordicité⁷ » ont permis au Québec de considérer d'autres relations culturelles que celles avec la France, les États-Unis et le Canada, au profit du Nord : d'abord le sien, largement autochtone, puis celui des autres : Labrador, Groenland, Islande, pays nordiques. Ce nouveau regard vers le Nord a ouvert la voie à un redéploiement géostratégique dans lequel l'« autochtonie » joue un rôle prédominant. Enfin, d'un point de vue littéraire, on peut noter que la popularité des littératures autochtones au début du 21^e siècle suit le courant dit des « écritures migrantes » (1983-1999), qui mettait de l'avant les questions de l'identité et du territoire, tout en remettant en question les frontières de la littérature québécoise, tout comme le font maintenant, d'une autre manière, les littératures autochtones.

L'émergence des littératures écrites inuites et des Premières Nations est un phénomène récent au Québec, d'abord porté par un intérêt ethnologique dans les années 1970, puis littéraire à compter du 21^e siècle. La création de la revue *Littoral* à Sept-Îles sur la Côte-Nord en 2006 a permis, dans un contexte d'abord régional, de mettre en valeur l'apport littéraire des Innus. La maison d'édition Mémoire d'encrier fondée par Rodney Saint-Éloi à Montréal en 2003, en commençant à s'intéresser à la poésie innue à partir de 2008, a dégagé les littératures autochtones de leur contexte ethnologique pour mettre de l'avant leur valeur littéraire. La fondation de l'éditeur huron-wendat Hannenorak en 2010, puis la création à Wendake d'un Salon du livre des Premières Nations en 2011, marquent une prise en main du processus éditorial par les Premières Nations. Le succès critique fulgurant de Joséphine Bacon, Naomi Fontaine et Natasha Kanapé-Fontaine au cours de la dernière décennie a imposé les littératures autochtones au cœur de l'institution littéraire québécoise. Dans le cas des Inuits, les éditions ont surtout été portées par l'Institut culturel Avataq et les Presses de l'Université du Québec. L'importance de ces phénomènes pour l'édition, la littérature et l'identité québécoises a suscité une attention critique et une

reconnaissance internationale. Ils concernent de manière différenciée principalement les Inuits et les Innus, dont nous présenterons ici les situations.

Les Inuits

Les Inuits sont le plus grand peuple autochtone des régions arctiques, réparti sur un vaste territoire qui s'étend de la Sibérie au Groenland. On sait qu'ils sont venus de l'Asie en trois phases migratoires successives : un premier mouvement, dit des Paléoesquimaux, s'amorce autour de 2500 avant l'ère commune de l'Alaska jusqu'au Groenland; un second, celui des Dorsétiens, commence autour de 1000 AÈC; enfin un dernier, celui des Thuléens, ancêtres des Inuits actuels, s'amorce autour de l'an mille ÈC de l'Alaska vers l'Est. C'est l'époque où s'installent au Québec les Nunavimmiut, comme ils se désignent aujourd'hui, soit les Inuits du Nunavik, le territoire jadis nommé Nouveau-Québec ou Ungava qui représente le tiers du territoire québécois, soit environ un demi-million de km². Tous les Inuits, soit environ 150 000 personnes, partagent une langue commune, mais celle-ci connaît d'importantes variations selon les régions (et l'influence des langues européennes : anglais, français, danois et allemand). Il y a 55 000 Inuits au Groenland (dit Kalaallit Nunaat), 2 500 au Nunatsiavut (au Labrador), 15 000 au Nunavik (Québec), 35 000 au Nunavut, 4 000 au Inuvialuit (aux Territoires du Nord-Ouest), 15 000 en Alaska et environ 2 000 en Sibérie, le reste étant réparti dans les villes plus au Sud (principalement Montréal, Ottawa, Winnipeg et Copenhague). Aujourd'hui, plus de 95% de la population inuite du Québec utilise l'inuktitut comme langue d'usage; les jeunes étudient d'abord dans cette langue, puis doivent choisir entre le français et l'anglais. Environ la moitié d'entre eux choisit le français, faisant du Nunavik la seule population trilingue — inuktitut, français et anglais — dans le monde arctique, ce qui a bien sûr une incidence sur la littérature.

Réputés pour leur grande adaptabilité et leur résistance aux conditions climatiques les plus extrêmes du monde, « les Inuits d'aujourd'hui conservent, comme l'écrit Anne Pélouas, de fortes traditions de chasse, de pêche et de cueillette (Pélouas, 2015, p. 12) », mais ont dû maintes fois modifier leur mode de vie, notamment face à la colonisation et aux changements climatiques. Au Québec, leur organisation civile est régie par la *Convention de la Baie-James et du Nord québécois*⁸, considéré le premier traité contemporain entre des États occidentaux (dans ce cas, le gouvernement fédéral

canadien et le gouvernement du Québec) et une nation autochtone.

Bien qu'« autochtones », les Inuits se distinguent toutefois des Premières Nations et des Métis et revendiquent volontiers un statut particulier. Les raisons en sont multiples : d'abord, les Inuits sont arrivés historiquement plus tard que les Premières Nations en Amérique; ensuite, leur langue n'a pas de racines communes avec les autres peuples autochtones; dans le contexte politique canadien, ils n'ont jamais été soumis à la *Loi sur les Indiens*; encore aujourd'hui, ils préfèrent constituer des institutions séparées (l'Institut culturel Avataq, la Commission scolaire Kativik, la Corporation Makivik, etc.) plutôt que de s'associer aux Premières Nations. Toutefois, de mêmes questions politiques se posent dans le cas des Inuits et des Premières Nations, en raison du colonialisme et du mouvement décolonial qui s'en est suivi. La création du territoire autonome du Nunavut en 1999 symbolise bien cette différence : ce processus réussi de revendication territoriale témoigne tant des capacités de négociation que de conciliation des Inuits. Au Québec toutefois, ce processus semble figé depuis la signature de la *Convention*; un référendum en vue de créer un gouvernement régional du Nunavik a été rejeté en 2011 par 66% des Inuits de la région, y laissant une organisation civile morcelée.

Ces avancées politiques décoloniales ne doivent cependant pas faire oublier les effets durables de l'influence européenne sur les Inuits, qui ressemblent à ceux vécus par les Premières Nations : l'imposition d'un système social, politique et économique qui leur était étranger; l'apparition de nouvelles maladies; un délaissement de la culture traditionnelle; de graves inégalités en éducation, dans les revenus, dans les services publics; un sentiment de perte culturelle; l'augmentation des problèmes sociaux et familiaux, notamment la violence et le suicide. Heureusement, la faculté d'adaptation des Inuits a aussi permis une réaction positive à ces changements subits (pour mémoire, rappelons que les premières écoles fédérales n'arrivent au Nunavik que dans les années 1950) : création d'institutions coopératives inuites; adaptation culturelle aux modes de diffusion : sculpture, lithographie, écriture, chanson, cinéma et médias électroniques; résilience linguistique.

Tout l'espace circumpolaire est marqué par une extension politique et culturelle des puissances du Sud vers l'Arctique — qu'il s'agisse d'une expansion continue, comme celle des Laurentides, du Nord de la Norvège, de l'île de Sapporo⁹, de la Sibérie ou du Nunavik ou externe, comme dans le cas des îles Féroé, du Groenland ou

de l'Alaska — et par la mise en place de structures administratives distinctes, plus ou moins autonomes. On peut dire que l'ensemble de l'Arctique est un espace colonial, puisqu'il est administré et contrôlé en fonction des besoins (en énergie, en ressources, etc.) du Sud. Dans le cas des Inuits, cette situation fait que leur identité est multiple : souvent dominée par l'identité régionale inuite (celle du Nunavik, du Groenland, etc.), elle se voit concurrencée par un désir « pan-inuit¹⁰ » de rassemblement circumpolaire, ainsi que par les attachements variés aux États auxquels ils sont rattachés (Canada, États-Unis, Québec, Danemark).

Dans le cas du Nunavik, les rapports politiques sont aujourd'hui pour l'essentiel avec le gouvernement du Québec, puis secondairement avec le gouvernement fédéral canadien, quoique l'identité des Nunavimmiut, fortement ancrée dans la réalité de leur région, penche plutôt envers l'attachement au Canada. Le territoire connaît une forte croissance démographique et une remarquable éclosion culturelle. Toutefois, le développement des infrastructures ne suit pas celle de la démographie, ce qui occasionne des problèmes sociaux et éducatifs importants. Les liens entre le Nunavik et le reste du Québec demeurent ténus, notamment en raison de l'absence de lien terrestre, du coût prohibitif des transports aériens¹¹ et de la déficience des connexions Internet. L'absence de relations culturelles, sociales et interpersonnelles entre les populations inuites et celles du Sud du Québec est manifeste.

Il y a peu d'œuvres littéraires inuites publiées sous forme de livres; on en trouve un peu plus en fouillant dans les périodiques et journaux, et en étendant la définition du littéraire pour couvrir les formes d'expression qui sont valorisées dans l'Arctique. Cependant, la littérature inuite est un cas fascinant et hautement complexe de l'époque contemporaine¹², où se vit une concurrence de toutes les formes de diffusion du littéraire (numérique, notamment), dans un mélange entre l'oral et l'écrit qui ne se consume pas (et qui ne se consumera peut-être jamais, si on tient compte des productions contemporaines, telles le *spoken word* ou les joutes orales). Cette littérature met en jeu une bonne part des assises théoriques par lesquelles on considère habituellement l'institution littéraire¹³.

Seules quelques œuvres ont été écrites et publiées par des auteurs du Nunavik. La forme écrite n'apparaît qu'au milieu du 20^e siècle, dispersée dans des journaux, des périodiques puis, au 21^e siècle, dans des lieux de publication numérique. Il n'est donc pas étonnant qu'on y retrouve aujourd'hui encore des traces d'oralité, dans des

formes parfois inattendues. Cette littérature est aussi marquée par les récits de vie (vus comme une manière de faire survivre, pour la collectivité, une façon de vivre au-delà de soi), comme celui de Taamusi Qumaq¹⁴ — probablement l'écrivain le plus intéressant de ce corpus. On trouve aussi des textes de prise de parole politique, inspirée par la révolte (Nungak, 2019 [2017]) ou par l'urgence de la lutte contre les changements climatiques, dans une perspective à la fois culturelle et féministe, comme dans l'essai de Sheila Watt-Cloutier, *Le droit au froid*.

La littérature inuite prend forme dans une cohabitation et une utilisation croisée des langues (dans le cas du Nunavik¹⁵, entre l'inuktitut, l'anglais et le français), sans centre urbain affirmé de consécration, profondément ancrée dans une réalité régionale, tout en puisant dans un fond culturel millénaire, en relation avec un tout plus grand, formé du monde inuit circumpolaire dans son ensemble. Ce monde vit aujourd'hui des tensions profondes entre influences coloniales toujours ressenties¹⁶ et une volonté de cohésion pan-inuite parfois contestée. De l'extérieur, et suivant une tradition européenne ancienne, la littérature inuite apporte un message unique, soit celui de l'ingéniosité et de la capacité de survie de l'homme dans les conditions les plus difficiles. Comme l'écrit le philosophe français Michel Onfray, l'Européen voit dans l'Inuit un modèle de l'ascèse, qui aurait atteint *naturellement* un niveau que l'Européen tente *culturellement* d'atteindre¹⁷. On pourrait discuter de cette vision romantique de la figure de l'Inuit (d'autant plus qu'elle suit un parcours alambiqué, parfois péjoratif, parfois mélioratif dans l'histoire occidentale¹⁸), mais il n'en demeure pas moins que malgré son faible volume, la littérature inuite trouve une place de plein droit dans le patrimoine culturel universel.

Contrairement à la littérature innue, qui met en jeu les frontières de la littérature québécoise, la littérature inuite du Nunavik s'en détache clairement comme un corpus mineur, mais distinct. Le caractère circumpolaire de la culture inuite explique en partie cette situation, mais il faut aussi tenir compte des langues de rédaction et de publication, du fait que les œuvres inuites sont publiées dans des collections communautaires, universitaires ou ethnologiques (alors que la littérature innue côtoie chez les mêmes éditeurs les œuvres écrites par des Québécois) et que l'éloignement géographique des auteurs inuits fait qu'ils n'ont pas la même diffusion médiatique que les Joséphine Bacon, Natasha Kanapé-Fontaine et Naomi Fontaine du Nitassinan.

La littérature inuite s'intéresse d'abord aux récits comme mode de connaissance

et de transmission du savoir¹⁹. Dans *Le harpon du chasseur*, considéré comme le premier roman inuit du Canada, Markoosie Patsauq (du Nunavik) évoque ce qu'il considère être le rôle de la littérature. À travers son personnage de Kamik, il rappelle que le récit, la narration, le conte et la légende s'inscrivent dans un continuum avec la vie quotidienne et qu'ils permettent de revivre les événements et de les transmettre de nouveau. Revenu à l'igloo, Kamik raconte aux siens ce qu'il a vécu au cours de la journée : il termine son récit, épuisé, puis se retire. « Que lui arrive-t-il? », demande sa mère Ooramik. Un autre personnage lui répond : « Il a revécu toutes ses épreuves en nous les racontant. »

La plupart des œuvres inuites s'inscrivent dans un rapport à l'Autre. Littérature émergente, décoloniale et en lien avec d'autres cultures, la littérature inuite traduit les inconforts, les conflits et les accommodements propres à l'ensemble des littératures issues d'un rapport colonial conflictuel. Les voix se dédoublent entre la volonté de parler aux siens (survivre), de parler au nom des siens (se défendre) et de devoir parler aux autres à partir de formes culturelles qui leur sont empruntées (s'adapter), le tout dans une volonté de se sortir d'une situation inégale et injuste (se révolter). L'ensemble de ces fonctions laisse peu de place à la voix individuelle, dissidente ou en décalage avec la société, mais c'est là une situation que l'on retrouve ailleurs²⁰.

Trois cas permettent d'exposer ce rapport à l'autre dans le cas de la littérature du Nunavik : ceux de Taamusi Qumaq, Zebedee Nungak et Johnny Uitangak. Taamusi Qumaq est un auteur autodidacte, unilingue inuktitut (ce qui est rare dans un contexte autochtone, surtout marqué par le bilinguisme) qui a voulu transmettre sa connaissance de la langue inuite (il a rédigé le premier dictionnaire²¹) et son point de vue sur les bouleversements dans le monde inuit (en écrivant son autobiographie). Son œuvre permet de suivre, du point de vue d'un petit village de la Baie d'Hudson, l'ensemble des changements du 20^e siècle (l'arrivée du cinéma, de la guerre, de l'école, du gouvernement, des services sociaux, de langues étrangères), puis les actions prises par les Inuits pour s'y adapter ou s'y opposer. Il constate les effets de la pression extérieure sur sa propre culture, mais, fidèle à la tradition inuite d'adaptabilité, intègre vite les modes de pensée venus vers lui. À la suite de sa rencontre avec René Lévesque, qui deviendra son ami, Qumaq constate que tous deux veulent défendre leur culture et leur langue, quoiqu'elles soient différentes, d'où le titre de son autobiographie : *Je veux que les Inuit soient libres de nouveau*. Devant l'arrivée des

premiers marchands, Qumaq fonde une coopérative pour les Inuits. Quand il constate la pérennité des textes écrits, il délaisse son harpon de chasseur et accepte de se consacrer à l'écriture, tout en étant conscient qu'il se place ainsi dans une situation de vulnérabilité.

L'œuvre de Zebedee Nungak a pour sujet principal les relations conflictuelles des Inuits du Nunavik avec les « autres », qu'il associe au terme inuktitut de « qallunaat » — tantôt défini comme « le Blanc », tantôt simplement comme « l'Autre ». Nungak a développé, notamment dans ses chroniques politiques, un ton efficace, empreint de militantisme, de sarcasme et de satire, se moquant des *Qallunaat* et parfois, des Inuits eux-mêmes. Son œuvre signale le début d'une opposition intellectuelle qu'on peut qualifier de « postcoloniale » au Nunavik, en ce sens qu'il travaille la notion de « l'Autre » pour la déconstruire²². Commentateur, linguiste et scénariste, Nungak vise notamment à renverser le point de vue ethnologique sur sa culture : il l'a fait dans un film intitulé *Qallunaat! Why White People are Funny* (2006) dans lequel les Inuits fondent un « Centre de recherche sur l'homme blanc ». Il s'agit là d'un clin d'œil au fait que les Inuits sont l'un des peuples les plus étudiés par les universitaires. Il a réuni ses réflexions sous forme de livre en 2017 (traduit en français en 2019), dont le titre confirme sa volonté de renversement politique : *Contre le colonialisme dopé aux stéroïdes. Le combat des Inuit du Québec pour leurs terres ancestrales*.

À l'opposé de Qumaq et de Nungak, Johnny Uitangak écrit des textes qui visent à répondre aux besoins actuels des Inuits, dans le contexte de leur survie culturelle. Pour nous, son œuvre pose la question des genres littéraires, en ce sens que Uitangak défie la notion de « littérature contemporaine » telle que nous la connaissons. Avec lui, on doit se demander si nos formes littéraires conviennent pour circonscrire la littérature telle que l'entendent les Inuits. Uitangak a publié quelques textes²³, mais surtout un livre, *Panak*, traduit en anglais sous *The Snow Book*. Il s'agit d'un « guide de survie » dans le froid et la neige qu'il a diffusé sur Internet et qui, selon l'auteur, répond à une urgence culturelle et sociale : celle de transmettre le savoir inuit sur le territoire, ce qui est directement lié aux modes de connaissances et à la langue inuktitut. Ayant connu les déplacements forcés et l'éloignement involontaire de sa famille, Uitangak, lui-même maître constructeur d'igloo, considère que la forme littéraire qu'il emploie est celle qui correspond le mieux à l'état de la société inuite d'aujourd'hui. En entrevue, il dit ainsi :

Je sais que les miens ont vraiment besoin de lire ce livre, dès que possible. La plupart d'entre eux n'ont aucune connaissance de la neige et ils ne savent pas comment agir avec elle. Apprendre à connaître l'entièreté de son territoire comme le creux de sa main ; apprendre à connaître la neige ; voilà les deux choses les plus simples au monde, mais voilà deux choses pour lesquelles vous devez être absolument déterminé pour arriver à bien les connaître²⁴.

Les cas de Qumaq, Nungak et Uitangak illustrent à leur manière les voies actuelles de la littérature inuite du Nunavik : elle répond à des impératifs propres à cette société, tout en relevant de choix qui nous échappent parfois. De l'extérieur, cette littérature n'est pas simple à trouver : elle se retrouve dans quelques périodiques dispersés, dans des éditions en inuktitut ou diffusées dans des réseaux parallèles. Elle permet toutefois d'entendre une voix qui ne nous est pas encore parvenue par d'autres canaux et transmet une vision du monde unique. Pour le Québec, qui a la chance de partager son territoire avec les Inuits, cela permet une remise en question de certaines positions culturelles, identitaires et littéraires. Toutefois, contrairement à la littérature innue, dont le cas est plus ambigu, la littérature inuite du Nunavik constitue l'une des littératures du Québec, mais un corpus à part de la « littérature québécoise²⁵ ».

Les Innus

Les Innus, autrefois appelés les « Montagnais », sont un peuple autochtone qui vit à l'est de la péninsule Québec-Labrador sur un territoire qu'ils nomment le Nitassinan. Comme « Inuit », le terme « Innu » signifie simplement « être humain ». Les Innus vivent dans 13 communautés (dont 11 au Québec) et forment une population de 23 000 personnes. Leur langue, l'innu-aimun, demeure vivante, quoiqu'en danger de régression, voire de disparition. C'est la reconnaissance d'écrivaines innues, en premier chef Naomi Fontaine et Joséphine Bacon, qui signale au Québec l'émergence des littératures autochtones.

La littérature innue s'écrit et se publie, selon les auteurs et les éditeurs, à la fois en innu-aimun, et en français. Contrairement aux Inuits du Nunavik, dont la culture régionale se situe par rapport à un tout inuit circumpolaire plus vaste, les Innus ne vivent que sur le territoire québécois et au Labrador : au Nitassinan. Même s'ils font

aussi partie d'un courant mondial des cultures et littératures autochtones, les Innus savent qu'eux seuls peuvent défendre leur culture. Ils ne peuvent pas compter sur l'apport d'Innus ailleurs dans le monde.

La littérature innue n'est écrite que par des femmes : depuis le premier livre publié en 1976 par An Antane Kapesh jusqu'à aujourd'hui, aucun homme n'a publié de texte littéraire. Toutefois, on retrouve surtout des hommes parmi les chansonniers innus. Cette littérature s'écrit principalement sous la forme de poésie. Elle connaît un succès national et international important, ce qui a des répercussions pour la littérature québécoise en général, mais aussi pour la reconnaissance de la part autochtone de la culture du Québec. Pour les lecteurs, elle permet de comprendre, de l'intérieur, la situation, la perspective, la culture et les aspirations des Innus. D'abord portée par la revue *Littoral*, puis par la maison d'édition Mémoire d'encrier, elle n'a pas d'équivalent chez d'autres Premières Nations du Québec. Seuls les Hurons-Wendats ont un corpus qui comprend autant d'œuvres, mais ces dernières n'ont pas connu le même succès critique.

La reconnaissance de la littérature innue pose de biais la question de sa place dans (ou hors de) la littérature québécoise. D'un point de vue institutionnel, elles partagent une même langue, ainsi que de mêmes instances éditoriales et critiques, mais leur coexistence force à réfléchir sur ces corpus, portés par des groupes reconnus comme « nations » distinctes par l'Assemblée nationale. D'un point de vue critique, il s'agit bien d'une réflexion sur les limites du corpus national, à la lumière de la perspective, parfois violemment exposée, de l'« appropriation culturelle²⁶ ». Dans l'évolution de la littérature québécoise, les littératures autochtones partagent avec les « écritures migrantes », qui les précèdent, des caractéristiques formelles (valorisation de l'identité, du rapport à la mémoire, à l'origine et au trauma; part de l'autobiographie; juxtaposition des genres) et s'inscrivent bien dans une continuité historique littéraire²⁷. Toutefois, la cohérence des œuvres innues et l'effet d'« invention d'une tradition²⁸ » propre à l'émergence d'un corpus nouveau (manifesté par les reprises, les références, les emprunts d'un auteur à l'autre), font qu'il est nécessaire de se demander comment nommer ce corpus, d'autant plus que la question de la nomination est particulièrement délicate dans un processus décolonial.

Six femmes représentent l'évolution de la littérature innue au cours des quarante dernières années. On peut les voir en une série allant de la plus traditionaliste

jusqu'à la plus contemporaine, en tenant compte à la fois de leur lieu de naissance (sur le territoire ou sur une réserve), de leur langue maternelle, de leur éducation et de leur implication sociale. La première écrivaine innue, An Antane-Kapesh, est née en 1926 dans la toundra près de Kuujjuaq, où elle reçoit une éducation traditionnelle de chasse et de pêche, en langue innue, avant même la création de la réserve de Maliotenam près de Sept-Îles en 1953. Elle ne fréquentera donc jamais l'école occidentale. En 1965, elle devient chef de la bande innue de Matimekosh; elle le restera jusqu'en 1976. Son œuvre est politique et poursuit son engagement : paraît en 1976 un pamphlet intitulé *Je suis une maudite Sauvagesse / Eukuan Nin Matshimanitu Innu-Iskueu*, dans lequel elle prend la défense de sa culture, dénonce les injustices et les problèmes sociaux subis par les Innus et raconte la dépossession historique du territoire de son peuple. Ce livre sera réédité à Paris aux Éditions des Femmes en 1982. En 1979, elle poursuit ce travail par un second livre, *Qu'as-tu fait de mon pays?* dans lequel elle dresse un portrait de l'occupation du territoire innu. An Antane-Kapesh ouvre donc la voie avec une œuvre polémique et politique, qui inspirera les écrivaines qui suivent, dont Joséphine Bacon, Natasha Kanapé Fontaine et Naomi Fontaine; cette dernière lui consacra un mémoire de maîtrise et écrivit la préface à la réédition de son œuvre, en 2019, chez Mémoire d'encrier. Kapesh meurt en 2004 à Sept-Îles.

Rita Mestokosho est née en 1966 sur la réserve d'Ekuanitshit près de Havre-Saint-Pierre. Elle apprend l'innu-aimun de ses parents, mais elle étudie à Québec, Montréal et Chicoutimi. Comme Kapesh, son œuvre²⁹ est politique et vise à défendre la culture et la langue innues. Elle est membre du conseil de sa communauté et agit comme son porte-parole. Dans une entrevue, elle dit : « Notre terre traditionnelle est toujours menacée par la destruction des grosses compagnies forestières, des barrages hydroélectriques et les mines. Notre vie et notre survie sont attachées à celui des rivières, des forêts et des lacs (Premat et Sule, [s.d.]). » Elle publie une poésie traditionnelle, à la défense de sa culture. Mestokosho a été citée lors du discours de réception de l'écrivain français Jean-Marie Le Clézio au prix Nobel de littérature, en 2008, qui l'a saluée comme l'une des grandes voix de la poésie. Rita Mestokosho, par la littérature, a réussi à porter le message politique innu dans le monde, et elle a permis une reconnaissance importante de la littérature innue. Son œuvre a été traduite en suédois en 2010, avec une préface de Le Clézio.

Joséphine Bacon, née en 1947 à l'intérieur des terres près de Pessamit, est la

plus importante des écrivaines innues. Elle a été élevée en innu-aimun, puis elle a fréquenté un pensionnat autochtone en français. Toute son œuvre est publiée en versions bilingues à la fois en français et en innu-aimun. Compagne de l'Ordre des arts et des lettres du Québec depuis 2018, elle a fait paraître trois recueils de poésie, d'une grande cohérence : *Bâtons à message / Tshissinuashitakana* (2009), *Un thé dans la toundra / Nipishapui nete mushuat* (2013) et *Uiesh / Quelque part* (2018), tous chez Mémoire d'encrier. Dans un échange poétique avec le poète québécois José Auelin, Bacon écrit :

mes os font mal
frémissant du manque de mots
une douleur se fige
sans pouvoir raconter
qu'un hier lui échappe
je rêve d'un seul récit
qui dicterait sans faute
toute une vie vécue
tu ne me regardes pas
tu ne me vois pas
tu ne m'entends pas
tu ne m'écoutes pas
tu ne me parles pas
tu es ici en conquérant de ma Terre
tu m'emprisonnes dans ma Terre
tu me privas de mon identité
tu me privas de mon territoire
tu m'enchaînes dans des réserves que tu as créées
tu veux être maître de mon esprit
qui suis-je?
tu ne me connais pas (Acuelin et Bacon, 2011, p. 10).

Son œuvre se veut un dialogue avec la culture québécoise, et une volonté personnelle et intime de retrouver le sens de sa langue, en lien vers le territoire des siens, le Nutshimit. Ses premiers recueils évoquent toute la force des pratiques

ancestrales des Innus, alors que le dernier se veut une réflexion sur le fait de vieillir, d'être aujourd'hui considérée une aînée, et sur le désarroi que lui cause ce statut. Elle écrit dans *Uiesh / Quelque part* :

Aujourd'hui je suis quelque part dans ma vie.

J'appartiens à la race des aînés. Je veux être poète de tradition orale, parler comme les Anciens, les vrais nomades.

Je n'ai pas marché Nutshimit, la terre (Bacon, 2018, p. 5).

Mestokosho a été saluée à l'étranger et Bacon a été reconnue pour sa grande profondeur poétique. Quant à Naomi Fontaine, née en 1987 à Uashat, elle a, selon Monique Durand, créé un « petit séisme (Durand, 2011, p. A4) » dans la littérature québécoise par la publication en 2011 de son roman *Kuessipan*. Fontaine n'a que 23 ans quand paraît ce roman, qui annonce l'ouverture d'un nouveau corpus. Son écriture sobre, saccadée, composite et dépouillée ouvre, de l'intérieur et avec sobriété, sur la vie dans la réserve, et sur les espoirs de guérison dans le territoire, au Nord. Le succès critique de ce roman est inédit pour une œuvre autochtone au Québec : sa valeur littéraire est saluée de toute part. L'académicien Dany Laferrière écrit : « C'est le livre d'un archer qui n'a pas besoin de regarder la cible pour l'atteindre en plein cœur. Mon cœur³⁰. » L'une des qualités remarquables de cette œuvre est la retenue de l'auteure face au réalisme, refusant de livrer aux lecteurs tous les problèmes que vivent les siens : « Bien sûr que j'ai menti, écrit-elle, que j'ai mis un voile blanc sur ce qui est sale (Fontaine, 2011, p. 11). » Le roman, formé d'une série de fragments (rassemblés en quatre parties : le monde, la réserve, le territoire, les miens), s'inscrit dans un formalisme autochtone marqué par une ambivalence entre la fiction, le documentaire et la biographie. Les critiques soulignent l'impression d'entrer dans un domaine qui leur avait été jusque-là inconnu. Fontaine participe à une littérature à la fois sociale, intimiste et politique; son propos est discret, mais efficace sur le colonialisme : « J'ai mal et je n'ai encore rien dit. Je n'ai parlé de personne. Je n'ose pas (Fontaine, 2011, p. 9). » Le succès de ce roman a fait de Naomi Fontaine une vedette médiatique au Québec et à l'étranger, à tel point qu'elle a choisi de se retirer pendant quelque temps pour devenir enseignante dans sa communauté et ainsi servir les siens.

L'œuvre de Natasha Kanapé-Fontaine, née en 1991 à Pessamit (et éduquée en

français) s'inscrit dans un autre registre : militante et poète, elle participe à de grands rassemblements publics et au mouvement d'opposition autochtone nord-américain *Idle No More* (finie l'inertie). Elle dénonce par son œuvre, ses lectures et dans ses entrevues l'exploitation des ressources et le colonialisme, dans une démarche féministe où le corps et le discours de la femme font figures politiques : « Je suis femme-territoire », dit-elle³¹. Les titres de ces recueils témoignent de cet engagement, dont *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures* (2012) et *Manifeste Assi* (2014).

Enfin, Marie-Andrée Gill, née en 1986 dans la communauté de Mashteuiatsh, dans la région du Saguenay—Lac-Saint-Jean, fait figure à part parmi les écrivaines innues. Son œuvre use à la fois de références à la culture québécoise, innue et populaire. Elle introduit une voix individualiste, intime et sexuée dans une littérature jusque-là marquée par la mémoire collective et les revendications identitaires et politiques. Elle reprend quelques éléments de la culture innue, mais souvent dans un mouvement ironique où elle la revendique et s'en détache à la fois, comme dans ce poème :

je ne t'ai rien dit sur Uashat la prémonition
les algues les oiseaux gris sur Cacouna
la berceuse et son rire Montréal
les cimetières de Mashteuiatsh
et les tipis de béton je ne t'ai rien dit
dans nos murmures à coucher dehors (Gill, 2012, p. 51).

Elle voit son œuvre tant parmi la littérature québécoise que la littérature innue. Ses trois recueils, salués par la critique, paraissent non chez Mémoire d'encrier (qui publie la plupart des œuvres innues), mais chez l'éditeur La Peuplade, ce qui n'est pas sans importance. Il s'agit de *Béante* (2012), *Frayer* (2015) et *Chauffer le dehors* (2019).

De la prise de parole d'An Antane Kapeshe à Rita Mestokosho, Joséphine Bacon, Naomi Fontaine, Natasha Kanapé-Fontaine, jusqu'au kitsch déconstruit de Marie-Andrée Gill, la littérature innue, toute de voix féminines, a tracé une filiation poétique d'une grande cohérence, à la frontière entre les langues et les cultures. À l'inverse de la littérature inuite, elle se tient proche de la littérature québécoise et de ses institutions. Elle témoigne comme celle-ci d'une prise de parole nouvelle, d'une

démarche décoloniale et d'un nouvel usage du littéraire, qui pose des questions méthodologiques importantes.

Une réinterprétation historique du fait littéraire

L'émergence de la littérature innue et celle de la littérature inuite du Nunavik ont occasionné un déplacement critique et éditorial pour la littérature au Québec. Longtemps maintenus sous silence, les Innus et les Inuits se trouvent désormais au cœur de l'actualité culturelle et leur voix, en mode décolonial, a une portée politique. Ils rejoignent un mouvement mondial, particulièrement dans le Nord, où des écrivains autochtones décident d'écrire, de publier et ainsi, de faire connaître leurs perspectives et leur point de vue sur ce qui les entourent — et ainsi de mettre de l'avant un usage différencié du littéraire.

Depuis des siècles, les images de l'« Indien » et de l'« Esquimau » étaient largement diffusées en des formes stéréotypées et négatives. Aujourd'hui, nous avons la possibilité de renverser ces représentations au profit de voix individuelles qui proviennent enfin de ces communautés, et qui en enrichissent notre compréhension. Nous contrôlions par le discours leur voix et leur image, laissant parler en leur nom les explorateurs, voyageurs, missionnaires et ethnologues. Ce temps est révolu.

Ce n'est pas par leur nombre que les œuvres écrites par des Autochtones feront l'histoire, mais parce que leur avènement déplace l'organisation du système symbolique où elles prennent place. Pendant longtemps elles ont été ignorées : il ne faut pas se surprendre que leur parole soit empreinte de l'urgence de dire le monde — sa beauté, sa complexité, sa violence et ses espoirs — et que celle-ci parfois condamne, raconte, cherche à sauvegarder et à transmettre.

Cette émergence historique a une grande valeur, et nous devons lui donner notre attention. Les littératures autochtones transforment aussi notre propre rapport à la littérature et à son interprétation. Les méthodes d'analyse textuelle et culturelle qui nous sont usuelles paraissent souvent insuffisantes³² pour interpréter les œuvres autochtones. Que nous disent-elles de nos définitions du champ littéraire, de l'histoire culturelle, de l'usage de la littérature, de ses fonctions, de ses présupposés politiques et ethnocentristes? Quelles précautions éthiques doit-on prendre pour les lire et les faire connaître? S'agit-il d'œuvres coloniales, post-coloniales, décoloniales? Comment tenir compte de l'apport de l'oralité, du rapport intime au territoire et au

temps, de la représentation de la violence et des traumatismes? Comment accepter que le « récit » puisse avoir une valeur heuristique équivalente à la « théorie » pour expliquer le monde? Comment concilier le témoignage, la biographie, le fragment, la « guérison » et l'action sociale comme démarches d'écriture, de publication, de lecture et d'interprétation?

La plupart de ces questions demeurent aujourd'hui sans réponse. Elles nous disent pourtant que l'émergence des littératures autochtones provoque, pour reprendre l'expression de l'écrivaine Monique Durand, un « petit séisme », qui produit une réinterprétation du fait littéraire. Pour comprendre les littératures innue, inuite, crie, sâme, aïnoue, etc. nous devons faire l'exercice de demander si le rapport particulier au monde, aux autres, à la nature et à la culture ne se trouve pas déplacé par ses œuvres. Il s'agit ainsi d'un phénomène déstabilisant, fragmentaire, radical, voire global, qui ramène notre regard au cœur de la fonction, de l'usage, de l'interprétation de la littérature et de la culture.

L'émergence des littératures autochtones ouvre donc une nouvelle période historique et ouvre un chantier critique qui permettra une réflexion sur la réinterprétation des œuvres de toutes les cultures, tant les questions qu'elles posent sont universelles.

(Daniel CHARTIER, Université du Québec à Montréal
Chaire de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique)

Notes

- 1 On préférera écrire « Autochtone » avec une majuscule lorsqu'il désigne ceux et celles qui appartiennent aux différentes nations autochtones.
- 2 Selon le principe de l'« auto-désignation », il est préférable de nommer chacun des membres des communautés autochtones du nom que ces communautés ont décidé d'adopter. On parlera donc aujourd'hui des « Inuits » (autrefois, des Esquimaux), des « Innus » (autrefois, des Montagnais), etc. De plus, l'adoption de principes concernant le statut et les droits des Autochtones (en 1983) et d'une motion sur la reconnaissance des nations autochtones et de leurs droits (1985) par l'Assemblée nationale du Québec fait qu'il est aujourd'hui d'usage de reconnaître que, sur un même territoire, dans notre cas

le Québec, vivent 12 nations : les Québécois, les Innus, les Inuits, les Cris, les Hurons-Wendats, les Abénaquis, les Algonquins, les Attikameks, les Malécites, les Micmacs, les Mohawks et les Naskapis.

3 Par exemple, aujourd'hui encore, il n'existe aucune bibliothèque publique au Nunavik.

4 Voir par exemple l'étonnant *Éloquence indienne* (Vachon, 1968), qui illustre par l'oralité l'interaction entre les Français et les Premières Nations, du point de vue de l'expression.

5 Le « coureur des bois » est une figure importante de l'imaginaire québécois : dès la Nouvelle-France, ces hommes, dont le métier est de recueillir les fourrures en parcourant le territoire, tissent des liens avec les Premières Nations, parcourent des espaces inconnus des Européens et agissent comme médiateurs entre les colonisateurs et les Autochtones. Intrépides, ils s'opposent à la figure du « colon » qui, lui, déchiffre patiemment sa terre et s'enracine dans une seule région du pays.

6 Sur ces relations, on consultera *Le pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est. 1600-1664* (Delâge, 1991 [1982]).

7 Ses travaux ont été déterminants dès la Révolution tranquille. On retiendra : *Écho des pays froids* (Hamelin, 1996) et par la suite : *La nordicité du Québec* (Hamelin, 2014).

8 À ce sujet, lire le bilan historique *Regard sur la Convention de la Baie-James et du Nord québécois* (Gagnon et Rocher, 2002).

9 Dans ce cas, si on considère le territoire comme un archipel.

10 Voir sur ce concept et ses conséquences pour les Inuits mon article, « “Pan-Inuit” Written Heritage. Institutions, Goals, Projects, Perspectives » (Chartier, 2017a).

11 Un exemple pour illustrer ce fait : un vol entre Montréal et Ivujik sur Air Inuit coûte en moyenne, en 2019, 3500\$ aller-retour.

12 Voir à ce sujet l'article que j'ai signé avec Nelly Duvicq, « Un aperçu de la littérature inuite du Nunavik » (Chartier et Duvicq, 2014).

13 Dans la perspective proposée par Jacques Dubois, Pierre Bourdieu et tout le projet de *La vie littéraire au Québec* (Presses de l'Université Laval).

14 *Je veux que les Inuit soient libres de nouveau. Autobiographie (1914-1993)* (Qumaq, 2009).

15 Sur l'histoire littéraire inuite du Nunavut, on lira *Stories in a New Skin. Approaches to Inuit Literature in Nunavut* (Martin, 2012) et pour celle du Nunavik, *Histoire de la littérature inuite du Nunavik* (Duvicq, 2019).

16 On pourrait croire à un mouvement décolonial complet, mais la réalité est plus subtile, et parfois contradictoire. Voir par exemple l'essai de Zebedee Nungak, *Contre*

le colonialisme dopé aux stéroïdes. Le combat des Inuit du Québec pour leurs terres ancestrales [*Wrestling with Colonialism on Steroids. Quebec Inuit Fight for Their Homeland*] (Nungak, 2019 [2017]) qui dénonce la pression politique du Québec tout en se refusant au même exercice pour celle du gouvernement fédéral, prenant en ce sens une position à l'opposé de celle de Taamusi Qumaq, qui ressentait une amitié envers René Lévesque et faisait preuve d'une admiration envers son travail politique pour le Québec. Au Groenland, le détachement avec les valeurs danoises suit une même courbe de rejet et d'admiration, qui confirme le caractère complexe des relations coloniales.

- 17 « Depuis toujours, l'objectif philosophique existentiel se propose de réaliser ce qui, au pôle, fonctionne d'évidence: la concentration sur le seul nécessaire, la conjuration du superflu, la réduction du besoin à sa possible satisfaction, la mise en perspective du désir et de la réalité impérieuse, le modèle de l'idéal ascétique, la passion pour le renoncement et le contentement du peu, la morale prenant ses leçons dans la nature. L'Inuit connaît naturellement les joies éthiques proposées culturellement, en réaction aux logiques d'abondance, par la philosophie occidentale. » (Onfray, 2002, pp. 73-74.)
- 18 Voir à ce sujet mon article intitulé « “Au-delà, il n'y a plus rien, plus rien que l'immensité désolée.” Problématiques de l'histoire de la représentation des Inuits, des récits des premiers explorateurs aux œuvres cinématographiques » (Chartier, 2005).
- 19 On retrouve aussi cela dans les autres littératures autochtones, comme en témoigne l'excellent titre choisi par Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy et Isabelle St-Amand pour leur recueil de propositions théoriques autochtones sur la littérature : *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone* (Jeannotte, Lamy et St-Amant, 2018).
- 20 Déjà en 1975, Félix Guattari et Gilles Deleuze constataient qu'une littérature dite « mineure » est nécessairement politique, et donc collective (Deleuze et Guattari, 1975).
- 21 *Inuit uqausillaringit / Les véritables mots inuit. Un dictionnaire des définitions en inuktitut du Nunavik (Québec arctique)* (Qumaq, 1991).
- 22 Il est l'un des rares auteurs inuits dont l'œuvre a fait l'objet d'un mémoire universitaire, celui de Clara Mongeon-Bourbonnais, « La figure du Qallunaat : Zebedee Nungak et la prise de parole inuit » (Mongeon-Bourbonnais, 2014).
- 23 Notamment une histoire de Puvirnituuq, son village natal. Ce texte est diffusé sur Internet seulement (Uitangak, 2013).
- 24 Traduction libre en français d'une entrevue par courriel avec Johnny Uitangak (2013).
- 25 Les littératures sont des concepts fortement liés à la langue. La « littérature québécoise » se définit comme un corpus national de langue française du Québec.

Toutefois, pour le Québec comme pour toutes les autres aires culturelles, reconnaître qu'il existe sur le même territoire d'autres littératures, à part, permet de mesurer la différence et de valoriser la diversité.

- 26 Les dérapages médiatiques autour de la pièce *Kanata* de Robert Lepage et Ariane Mnouchkine, annulée en juillet 2018, ont mis au jour les tensions sur cette question.
- 27 Voir à ce sujet mon article sur « La réception critique des littératures autochtones. Kuessipan de Naomi Fontaine » (Chartier, 2017b).
- 28 J'emprunte cette expression à l'historien littéraire québécois André Vachon, qui voyait dans cette invention d'une tradition un mécanisme par lequel une jeune littérature nationale commence à se forger un espace propre, fait de références à ses propres œuvres antérieures, plutôt qu'à des œuvres « étrangères » (Vachon, 1968).
- 29 Elle publie un premier *Recueil de poèmes montagnais* à Masteuiash en 1995.
- 30 C'est la phrase que l'éditeur Mémoire d'encrier choisit pour la couverture du roman de Naomi Fontaine. Il établit ainsi, de manière on ne peut plus claire, un lien entre les « écritures migrantes » (par lesquelles Dany Laferrière s'est fait connaître comme écrivain) et la littérature innue.
- 31 Notamment dans un beau vidéo produit par *La fabrique culturelle* en 2016 : <https://www.lafabriqueculturelle.tv/capsules/6552/natasha-kanape-fontaine-femme-territoire>, consulté le 31 juillet 2019.
- 32 Voir à ce propos, en langue française, *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone* (Jeannotte, Lamy et St-Amand, 2018).

Bibliographie

- Acquelin, José et Joséphine Bacon (2011) *Nous sommes tous des sauvages*. Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Chronique ».
- Bacon, Joséphine (2009) *Bâtons à message / Tshissinuashitakana*. Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie ».
- (2013) *Un thé dans la toundra / Nipishapui nete mushuat*. Montréal, Mémoire d'encrier.
- (2018) *Ueish, quelque part*. Montréal, Mémoire d'encrier.
- Chartier, Daniel (2005) « “Au-delà, il n'y a plus rien, plus rien que l'immensité désolée.” Problématiques de l'histoire de la représentation des Inuits, des récits des premiers explorateurs aux œuvres cinématographiques », *International Journal of Canadian Studies/Revue internationale d'études canadiennes*, n° 31, « Le Canada et l'Asie », pp. 177-196.
- Chartier, Daniel (2017a) « “Pan-Inuit” Written Heritage. Institutions, Goals, Projects,

- Perspectives », dans Robert C. Thomsen and Lill Rastad Bjørst (dir.), *Heritage and Change in the Arctic. Resources for the Present, and the Future*, Aalborg, Aalborg University Press, pp. 41-67.
- Chartier, Daniel (2017b) « La réception critique des littératures autochtones. Kuessipan de Naomi Fontaine », dans Gilles Dupuis et Klaus-Dieter Ertler (dir.), *À la carte. Le roman québécois (2010-2015)*, Frankfurt am Main, Peter Lang, pp. 167-184.
- Chartier, Daniel et Nelly Duvicq (2014) « Un aperçu de la littérature inuite du Nunavik », *Zinc*, n° 33, «Spécial Nord», pp. 57-69.
- Delâge, Denys (1991 [1982]) *Le pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est. 1600-1664*. Montréal, Boréal.
- Deleuze, Gilles et Félix Guattari (1975) *Kafka. Pour une littérature mineure*. Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique ».
- Durand, Monique (2011) « Carnets du Nord (7) — Prise de parole », *Le Devoir*, samedi 6 août 2011, p. A1.
- Duvicq, Nelly (2019) *Histoire de la littérature inuite du Nunavik*. Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Droit au pôle ».
- Fontaine, Naomi (2011) *Kuessipan*. Montréal, Mémoire d'encrier.
- Gagnon, Alain-G. et Guy Rocher (dir.) (2002) *Regard sur la Convention de la Baie-James et du Nord québécois*. Montréal, Québec/Amérique.
- Gill, Marie-Andrée (2012) *Béante*. Chicoutimi, La Peuplade.
- (2015) *Framer*. Chicoutimi, La Peuplade.
- (2019) *Chauffer le dehors*. Chicoutimi, La Peuplade.
- Hamelin, Louis-Edmond (1996) *Écho des pays froids*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.
- (2014) *La nordicité du Québec*. Québec, Presses de l'Université du Québec.
- Jeannotte, Hélène, Jonathan Lamy et Isabelle St-Amand (2018) *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*. Montréal, Mémoire d'encrier.
- Kanapé Fontaine, Natasha (2012) *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*. Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie ».
- (2014) *Manifeste Assi*. Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie ».
- Kapesh, An Antane (1976) *Je suis une maudite Sauvagesse / Eukuan Nin Matshimanitu Innu-Ishkueu*. Montréal, Leméac.
- (1979) *Qu'as-tu fait de mon pays?* [s.l.], Les éditions impossibles.
- (1982) *Je suis une maudite Sauvagesse*. Paris, Éditions des Femmes.
- Martin, Keavy (2012) *Stories in a New Skin. Approaches to Inuit Literature in Nunavut*.

- Winnipeg, University of Manitoba Press, coll. « Contemporary Studies on the North ».
- Mestokosho, Rita (1995) *Eshi uapataman nukum. Recueil de poèmes montagnais*. Mashteuiatsh, Piekuakami.
- Mongeon-Bourbonnais, Clara (2014) « La figure du *Qallunaat* : Zebedee Nungak et la prise de parole inuit », Montréal, Université du Québec à Montréal.
- Nungak, Zebedee (2019 [2017]) *Contre le colonialisme dopé aux stéroïdes. Le combat des Inuit du Québec pour leurs terres ancestrales*. Montréal, Boréal, coll. « Essai ».
- Onfray, Michel (2002) *Esthétique du Pôle Nord*. Paris, Grasset.
- Pélouas, Anne (2015) *Les Inuits, résistants!* Boulogne-Billancourt, HD Ateliers Henry Dougier, coll. « Lignes de vie d'un peuple ».
- Premat, Christophe et Françoise Sule, ([s.d.]) « Le défi autochtone : le combat de Rita Mestokosho pour la minorité innue au Québec », Stockholm.
- Qumaq, Taamusi (1991) *Inuit uqausillaringit / Les véritables mots inuit. Un dictionnaire des définitions en inuktitut du Nunavik (Québec arctique)*. Montréal et Inukjuak, Institut culturel Avataq et Québec, Association Inuksiutiit Katimajit.
- Qumaq, Taamusi (2009) *Je veux que les Inuit soient libres de nouveau. Autobiographie (1914-1993)*. Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Jardin de givre ».
- Uitangak, Johnny (2013) *History of Puvirnituk*. Inédit.
- Vachon, André (1968) « Avant les *Anciens Canadiens* », *Études françaises*, vol. 4, n° 3, pp. 249-250.
- Vachon, André (1968) *Éloquence indienne*. Ottawa, Fides, coll. « Classiques canadiens ».
- Watt-Cloutier, Sheila (2019 [2015]) *Le droit au froid*. Montréal, Écosociété.